



Relire Virginia Woolf

Parce que si
Mrs Dalloway a 100 ans,
son auteure est
toujours d'aujourd'hui!

PAR CLAUDE ARNAUD

Les battements d'ailes d'un sphinx du Brésil pourraient déclencher une tornade des saisons plus tard au Texas, selon les tenants de l'« effet papillon ». Les conférences que Virginia Woolf donna en 1928 dans deux collèges pour femmes de Cambridge, réunies en un essai ici intitulé *Une pièce à soi*, auront de même contribué depuis un siècle à ébranler la définition des rôles sexuels. Invitée à plancher sur les rapports des femmes et de la fiction, la romancière anglaise comprit, en se voyant refuser l'entrée de la bibliothèque du campus où elle intervenait, qu'elle devait élargir le compas aux relations hommes-femmes et conçut ce texte hors norme, à mi-chemin de l'essai et du roman. C'est lui que la Pléiade nous invite à relire, dans une nouvelle

traduction, ainsi que deux romans contemporains, *Orlando* et *Mrs Dalloway*, un siècle après leur publication.

D'emblée frappe le calme avec lequel l'écrivaine du groupe de Bloomsbury interroge les certitudes étayant le monde victorien. Alors qu'un pamphlet l'aurait immanquablement menée à la confrontation, Woolf se contente de noter, avec une candeur feinte, l'indigence des possibilités offertes aux femmes hors de

**Des livres aussi
vibrants qu'ardus,
un mélange de finesse
exquise et d'ironie féroce.**

leur foyer. À l'exception du brouillard, l'homme semble tout contrôler, dit-elle en vraie Anglaise : comment n'aurait-il pas confiance en lui et comment la femme ne douterait-elle pas d'elle ? C'est un apartheid tacite que subit la moitié de l'humanité, laquelle passe pour ne pas travailler même quand elle donne

Imprégnée de pragmatisme anglosaxon, Woolf ne s'embarrasse pas trop de théories. Elle préfère parler postes et argent, que seuls les hommes peuvent alors gagner et détenir. Accédant à la bibliothèque du British Museum, elle en vient à compter les livres écrits par des hommes sur les femmes et en dénombre cent fois plus que l'inverse. Ni ressentiment ni haine, elles s'en tient aux faits, qu'elle s'amuse à extrapoler en évoquant la sœur brillantissime que Shakespeare aurait pu avoir mais qui, faute d'éducation, ne put jamais écrire et finit par se suicider. Aucune femme désireuse de s'exprimer ne pourra y parvenir tant qu'elle ne possèdera pas un lieu à elle et des revenus suffisants pour se rendre indépendante, assure-t-elle. Avant d'ajouter, avec un air de ne pas y toucher qui fait merveille : c'est étrange la différence que fait une queue au sujet d'une race de chat de l'île de Man qui en est privé.

Androgynes. Vous doutez encore du sens prophétique de celle qui nous dit, avec un calme olympien, sa certitude en cette année 1929 que la plupart des métiers s'ouvriront un jour aux femmes ? Lisez *Orlando*, publié un an avant cet essai inclassable, et vous verrez avec quelle aisance ce gentilhomme éponyme de l'ère élisabéthaine put traverser l'existence, trois siècles durant, mais combien aussi il fut entravé par ses jupes lorsqu'il se réveilla un jour dans un corps de femme, alors qu'il était ambassadeur d'Angleterre auprès de l'Empire ottoman. Inspiré par Vita Sackville-West, la poétesse aimée de Virginia Woolf qui s'habillait en homme et dont le château de Knole possédait aussi 365 pièces, *Orlando* est devenu le héraut des personnalités androgynes cherchant à échapper aux déterminismes de la nature et de la société. Enchaînez avec *Mrs Dalloway*, où l'héroïne de 52 ans, s'appêtant à recevoir le Tout-Londres, sort acheter des fleurs ; vous plongerez dans le for intérieur d'un être vivant au diapason du monde et au rythme des cloches de Big Ben. Désirs, rêveries, regrets – un ex-amant parcourt Londres en même temps qu'elle –, rien n'échappe à l'acuité de Clarissa Dalloway. Sensible jusqu'à l'insupportable, cette autre Virginia est si poreuse que tout passant peut lui ins-